

# Inédit

---

Gérard Cartier

## Le bordel

(extrait de *L'oca nera*, roman en cours d'écriture)

La patronne de la pension est courte, épaisse, c'est une sorte de Milly Mathis évadée de Zurich et teinte à la bière. Sans doute a-t-elle deviné la situation délicate du couple (elle les dévisage en plissant les yeux avant de se racler la gorge d'un pitoyable : *Dieses arm Deutschland...*) car elle accepte sans rechigner les *cartes de reconnaissance* qu'Hélène a négociées à Milan quinze jours auparavant. Hélène, les traits indécis, nimbés par le tampon du *Comando di Piazza*, la voilà redevenue jeune fille par la magie d'un nom, rendue aux rêveries vagues du lycée, son professeur de philosophie près d'elle, comme sur la photo de classe qui fut longtemps accrochée dans leur chambre - tous deux assis au premier plan, bras croisés, fixant l'œil caché sous le drap noir, elle sévère, butée, la volonté raidie sur son amour naissant, lui calme et sûr de lui, comme il l'est encore au milieu des périls, arrêtant d'un geste la main qui s'apprête à tracer *Delaveau* sur le registre de la pension et à ressusciter auprès d'Hélène le mieux aimé de ses frères, Georges, que les tranchées de la Somme ont jadis avalé. L'apocryphe Milly referme le Livre et se contente, par mansuétude, d'augmenter le tarif de moitié : en cas de contrôle, ils n'auront qu'à dire qu'ils viennent d'arriver à Gênes. Mais quelque chose la tourmente, que le couple craint de deviner, avant qu'au terme d'un discours entortillé elle ne s'enquière de leur situation *matrimoniale* - soupçon qui flatte Hélène et la fait rire doucement. Deux lits de fer qui couinent, un lavabo nu, une armoire, du papier huilé aux fenêtres. Sans le faquin qui leur a trouvé cette soupente après deux tentatives dans des maisons sordides bondées jusqu'au dernier cagibi, Dieu sait où ils auraient échoué.

La maison craque toute la nuit, comme si alors seulement elle se mettait à vivre. Des chuchotements, des pas de souris, tout un peuple d'esprits chassés des immeubles éventrés par les bombardements s'est réfugié là. Lui, Georges (appelons-le ainsi, puisque c'est écrit sur sa *carte de reconnaissance*), il n'en a cure. Hélène, non. Elle écoute sans trouver le sommeil. Plutôt que des esprits, ce seront ceux qui les poursuivent depuis Naturns, que la fourbe Alémanique a introduits en secret : ils gravissent furtivement les escaliers et s'embusquent devant leur porte, ils sont là, l'œil dans la serrure, sondant les ténèbres avant d'enfoncer le battant d'un coup d'épaule. Puis une porte murmure au bout du couloir, on entend un bref éclat de rire et une clef qui tourne bruyamment dans le palastre. La pension est une ruche, on y croise souvent des gens nouveaux, peut-être fait-elle hôtel. Ce n'est qu'après quinze jours, sortant de la chambre à l'improviste, une nuit, qu'Hélène s'avise de la raison sociale de l'établissement. La jeune femme de la chambre du fond, croisée il y a une semaine avec un bel homme aux cheveux grisonnants, est maintenant accompagnée d'un nègre à moitié ivre qu'elle soutient sous l'aisselle en le guidant dans le couloir, un marin à en juger par ses habits - non pas l'un de ces Éthiopiens au teint mordoré qu'on rencontre parfois sur les quais, importé dans les cales des destroyers de l'Esercito Reale pour suppléer les légions romaines, mais un vrai noir, de ceux qu'on a vu danser demi nus en 31 dans les pavillons de l'AOF, sinon que le drapeau américain est cousu sur sa manche : sans doute échappé d'un des croiseurs de l'US Navy qui mouille dans le port. L'aventure la divertit et la rassure un peu. Qui s'aviserait de venir les chercher au fond d'un bordel ?

L'été s'est abattu. Ils fréquentent les plages, comme si de rien n'était, ou déambulent sur le port, si pittoresque avec ses navires arborant tous les alphabets du monde, **βουστροφηδόν**, Boğaziçi, ميناء صيد, черная море III, tant de langues qu'ils ne connaîtront jamais, tant de vocables secs ou délicieux au milieu de quoi se cache peut-être celui qui pourrait les sauver - depuis qu'ils sont à Gênes, ils cherchent un moyen discret de passer en Espagne, confusément aidés par un ami de Milly, un ancien instituteur du Val d'Aoste à peine élargi des geôles de Marassi où l'avaient jeté ses sympathies pour la République Sociale. Dans le quartier du port, ravagé par les forteresses volantes qui ont taraudé les immeubles et ponctué les rues de chicots carbonisés, règne une activité désordonnée. C'est le chantier de Babel, de toutes parts sont dressés des échelles, des échafaudages, des équerres de bois soutenant des ruines vertigineuses, l'aiguille mobile des grues s'affole, le soleil tourne à rebours, des charges volent, suspendues à une chèvre hydraulique, à un treuil, à un simple madrier jaillissant d'une fenêtre et nanti d'un palan au bout duquel oscille un couffin d'osier qui emporte des sacs de ciment ou de plâtre, des bobines de fil électrique, des radiateurs, et même des hommes : insoucians, sifflotant entre ciel et terre, une cigarette qui charbonne au coin des lèvres, tandis qu'un camarade tire à lui la corde qui descend par saccades – on voit à chaque mouvement de ses bras les couples de poulies tourner en piaulant avant de s'immobiliser, l'homme du bas figé, un pied sur la corde qui serpente à terre, retenant d'une main la charge, essuyant de la manche son front luisant de sueur, puis les deux mains de nouveau réunies comme un sonneur de cloches, tirant sur la corde dans un court ahan tandis que l'homme suspendu s'élève d'un demi-mètre, son mégot maintenant éteint collé à la lèvre inférieure, chantant on ne sait quoi, une romance napolitaine ou un chant de partisans.

Georges sait maintenant assez d'italien pour lire les journaux. La guerre n'est finie qu'en apparence. Tous les jours ce sont de nouvelles péripéties, des hommes travestis poursuivent dans l'ombre d'autres hommes travestis, on enlève au petit matin un faux consul de France ou un prétendu capucin, cela fait quelques lignes dans *Il Secolo*. C'est ainsi qu'à la fin juin 45 Georges apprend qu'on a arrêté Darnand, le boulanger psychiatre, le führer de la Milice, passé en août 44 dans la Waffen SS puis chargé de *l'Intérieur* à Sigmaringen et reparti presque aussitôt faire le coup de main avec les chemises noires de la République de Salò : on vient de le retrouver dans un couvent de la Valtellina. Quelques jours plus tard - ou n'était-ce pas plus tôt ? Un nuage de poussière flotte sur les talons du couple en fuite, obscurcissant tout, brouillant les dates, les noms et les événements -, alors qu'ils se promènent sur les plages grises de la Riviera, Georges tire brusquement de sa poche un numéro du *Secolo* plié en huit (le papier manque, les journaux ne sont qu'une double feuille où tout s'entasse en vrac, les négociations sur le statut de Berlin avec les notules d'état-civil, les progrès de l'épuration et le programme des cinémas... à l'*America* on passe *Le dictateur*, qu'on n'avait pas encore pu voir en Italie, et ceux qui tendaient fiévreusement le bras au passage du *Duce* s'esclaffent à présent à chaque apparition de Benzino Napoleoni...), il le déplie soigneusement et pose le doigt sur un article de dix lignes. Hélène le parcourt en butant sur les mots et blêmit. Il ricane : *Ne t'inquiète pas ! Ne suis-je pas en sursis depuis la Somme ?*

Leur petit pécule a vite fondu. Pour subsister, l'un traduit en français des brochures commerciales, le plus souvent composées à la diable, l'autre fait des travaux de couture pour la patronne. Ces demoiselles ne semblent pas avoir de talent pour l'aiguille et, même s'il ne leur reste pas longtemps sur la peau, ou à cause de cela (tous les clients n'augmentent pas leur plaisir à le retarder) leur trousseau s'use vite. Hélène recoud les boutons, retaille les jupes et les corsages ; la patronne a même poussé la confiance jusqu'à lui donner à ravauder certains chiffons de dentelles que l'ancienne khâgneuse ne soupçonnait pas qu'on pût porter. Mais plus la chose est légère, mieux la tâche est rétribuée. C'est ainsi que par une économie singulière on voyait les furieuses bordées abritées dans les chambres se changer en accrocs sur des satins raffinés puis

se convertir en fil de soie et en aiguilles de 12 avant, suprême rédemption, de se transfigurer en poèmes : Georges écume les bouquinistes et, avec l'argent gagné par Hélène, il s'empare de tout ce qui est italien et revient à la ligne avant la marge. Il lit maintenant Dante à livre ouvert et, tandis qu'elle reprend ses petits linges, une pelote d'épingles au poignet, il psalmodie les vers en veillant à fondre les voyelles, comme il se doit, avant de traduire à haute voix pour Hélène, la conduisant de terrasse en terrasse (elle se plaît assez aux poètes pour en oublier d'écouter l'escalier craquer et les portes gémir), non à travers les seuls cercles de l'enfer, comme le font les esprits exaltés, mais jusque sur les gradins du Purgatoire – quant aux neufs ciels du Paradis, c'est bien trop d'éther. Après les poètes, quoiqu'athée depuis toujours, Georges s'empare de la Bible que sa compagne vient d'acquérir, puis (curiosité, faiblesse, dissimulation ?) il se plonge dans les mystiques.

Près de deux ans ont passé. Un jour, vers midi, la police déboule dans la pension, et fouille chaque recoin à la recherche de cigarettes de contrebande – on ne peut faire dix pas sur le port sans être accosté par un drôle qui vous glisse à l'oreille : *Americane, dottore !* Mais c'est un autre genre de stupéfiant que l'on trafique ici, en toute légalité peut-être, car les carabiniers ne semblent pas s'étonner du nombre de jeunes femmes endormies dans les réduits ni des accessoires cachés sous les lits, dont elles pimentent leurs jeux. Ils fouillent sans conviction la chambre des Français (ils ont remarqué au chevet le missel des dimanches et, à même le plancher, serrés contre un mur au milieu des poètes, la Bible et les cuirs boucanés des Docteurs de l'Église), mais ils s'inquiètent eux aussi de la situation matrimoniale du couple. Et voilà que l'ancien philosophe (sinon la barbe, coupée ras, il tient maintenant du moine déchaux, le visage hâve bosselé par les os, les paupières fendues d'un coup de rasoir, le torse flottant sous sa chemise de lin) les entreprend dans l'italien de Foscolo, ornant son discours de vocatifs trouvés dans le graduel, prenant l'Éternel à témoin, la paume ouverte vers le ciel (*Quel comédien !* se dit Hélène : aussi habile à jouer le Boulevard dans la soupente d'un bordel qu'à incarner la tragédie à la tribune du Vélodrome d'Hiver...), avant de désigner sans un mot la femme rassemblée sur sa chaise, encore plus décharnée que lui, les mains déchirées de plaies, le cou et les poignets cloquelés par la gale, sœur de ces rescapées des camps de Prusse ou de Pologne qui débarquaient des trains au printemps 45, semblant dire : croyez-vous que je vivrais avec cet épouvantail si je n'y étais pas contraint par une nécessité plus forte que la lubricité... les carabiniers battant prudemment en retraite, repassant la porte en s'excusant, se rabattant sur les demoiselles.

Mais le lendemain, malgré les piques de son conjoint, tourmentée par un remords qu'elle n'aurait pas cru pouvoir éprouver, Hélène aborde le prêtre de la paroisse. Elle lui dit son désir de revenir à Dieu, de placer son couple sous Sa sauvegarde, puis, la nuque inclinée sous la grande peinture du *Christ aux liens* qui orne la sacristie, elle lui confie son terrible secret. Le carme ne dit rien, il lève le front sans la quitter des yeux, comme s'il dirigeait vers le Christ l'œil intérieur dont ces sortes de gens sont munis, et il la fait répéter, à demi incrédule, avant de demander à parler à son *compagnon*. Les voilà dans la main de l'Église, qui n'aime rien tant que les pêcheurs. Et quelques jours plus tard, vers le soir, feignant de ne rien voir des pratiques de la pension, ou aveugle aux turpitudes humaines, exhaussé par les *Pater* au-dessus de ce triste séjour, le carme frappe à leur chambre et, l'encensoir à bout de bras, parcourt la soupente à petits pas, l'enfumant d'encens et de bénédictions avant de tirer une chaise près de son hôte, qu'une bronchite a jeté au lit. Le malade erre un moment dans l'avant-guerre puis, ne pouvant différer plus longtemps le *terrible secret*, inquiet des créatures plus ou moins stipendiées par la police dont l'oreille traîne aux portes, si légères qu'elles ne cachent presque rien des murmures sucrés et des gémissements, il tire du chevet son Lexicon, ouvre le jeu en éventail d'un mouvement du pouce et y choisit dix cartes qu'il pose une à une sur le drap jusqu'à former les deux mots qui disent tout - et tandis

que le carme considère ceux-ci en silence, cherchant à se rappeler où diable et à quel propos il a lu ce prénom et ce nom, le porteur du patronyme calcule mentalement le total des points inscrits sur les cartes : 86. Avec une telle main, impossible de perdre.

Quelques semaines plus tard, débarquant d'Argentine où il s'employait aux œuvres des missions, un frère mariste vient héberger dans l'étrange pension où, après les guaranis, il entreprend d'évangéliser les filles. Il est lui aussi du Val d'Aoste, il parle français et prend en sympathie le couple de galeux réfugié dans la soupente. Il se fait fort de leur obtenir d'authentiques cartes d'identité françaises qui leur permettront de se déclarer aux autorités locales, comme la loi l'exige à présent des étrangers : il suffit qu'ils se dotent d'un nom. Le soi-disant Georges Delaveau se choisit pour prénom le saint du jour, *Joseph*, et il s'approprie le nom de jeune fille de sa mère, *Le Roux* ; quant à Hélène, qui veut rester *Hélène*, son époux lui souffle, en réprimant une sourde envie de rire, ce qui servait de nom à sa belle-mère quand elle était jeune fille : *Buridant* – la famille d'Hélène est une fable, on y passe de l'âne au veau sans se départir de sa gravité. Et tandis que le carme s'affaire au salut de leur âme (c'est chose malaisée, il y faut des prières, et le *nihil obstat* de la Sacrée Congrégation des Pénitences), le mariste s'emploie à leur salut terrestre. Il est en relation avec les Filles de Marie Auxiliatrice de Turin, des salésiennes de Don Bosco (si Georges, ou plutôt Joseph, car le frère a tenu parole, a désormais une assez grande familiarité avec l'extase et l'effusion mystique, il se perd encore dans la jungle des ordres, obédiances, confréries, instituts, règles et congrégations qui composent les bataillons de l'Église militante), lesquelles ont entrepris d'essaimer au Nouveau Monde et ont besoin d'hommes de l'art pour y bâtir leur couvent : Joseph sera architecte. Il lui faut seulement se transférer à Turin pour y faire établir les papiers nécessaires au grand bond dans l'inconnu.